

Myriam Levain

Et toi tu t'y Mets Quand ?

Récit



**Pour en finir avec la pression
de l'horloge biologique**

Flammarion

Et toi tu t'y Mets Quand ?

À travers un texte autobiographique, drôle, engagé et parfaitement documenté, Myriam Levain nous plonge dans une expérience singulière et ultra contemporaine : la congélation de ses ovocytes. Par le biais de son parcours, elle aborde ses questionnements de trentenaire sans enfant mais également ceux, parfois très différents, de ses proches.

Son témoignage puissant mêle réflexion personnelle et enquête sur l'injonction à la maternité qui pèse toujours autant sur les femmes.

Le récit émouvant de son aventure de PMA en France et à l'étranger, est enrichi d'interviews de spécialistes qui éclairent d'un jour nouveau les modèles très normés de la maternité et de la famille : une femme peut être épanouie sans enfant, toutes ne sont pas prêtes pour être mères au même moment, il existe d'autres chemins de vie et, surtout, les femmes devraient être libres de faire leurs propres choix. Toujours.

Myriam Levain est la cofondatrice de Cheek Magazine, un magazine en ligne féminin et féministe qui s'adresse à la jeune génération. Journaliste depuis onze ans, elle a travaillé notamment au Parisien, ELLE et Be avant de monter son média et est la co-auteure avec Julia Tissier de La Génération Y par elle-même (François Bourin, 2012) et de Y comme Romy (Robert Laffont, 2014).

Et toi, tu t'y mets quand ?

Myriam Levain

Et toi, tu t'y mets quand ?

Flammarion

Ouvrage réalisé en collaboration
avec Ariane Geffard.

© Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0814-3294-9

*« La liberté est mon animal
Je ne sais si c'est bien ou mal
Cavalier seule, femme à cheval. »*

Juliette Armanet

SOMMAIRE

MARS. 35 ans, la date de péremption?.....	11
AVRIL. L'autoconservation des ovocytes, une révolution scientifique	25
MAI. Le monde parallèle de la PMA.....	41
JUIN. Un nouveau combat féministe.....	59
JUILLET. Petite leçon d'anatomie.....	79
AOÛT. « Et alors les amours? »	95
SEPTEMBRE. Maternité : j'y vais ou j'y vais pas?	113
OCTOBRE. Mères au bord de la crise de nerfs	129
NOVEMBRE. Un papa, une maman	147
DÉCEMBRE. À moi Barcelone	167
JANVIER. Les femmes peuvent-elles tout avoir?	195
FÉVRIER. Parler et ouvrir le débat	213

MARS

35 ans, la date de péremption ?

Sur le mur, j'ai accroché deux gros ballons dorés en forme de chiffres, un trois et un cinq. Pile devant la porte d'entrée. Quand les invités arriveront, ils distingueront bien ce 35 qui se détache des parois blanches de mon salon. Ce 35 qui m'intimide pourtant depuis des mois, et qui me donne un peu mal à la tête depuis ce matin.

J'ai finalement décidé que je ne me laisserais pas impressionner par lui, et j'ai organisé la plus grande fête de ma vie. Pour l'occasion, j'ai carrément payé les services d'un DJ et loué une boule à facettes : je veux que mes 35 ans soient flamboyants, et pas terribles. Quelques minutes avant l'arrivée des premiers convives, je contemple le buffet et je me sers du champagne dans une flûte en plastique en repensant à la soirée de mes 20 ans. Comment m'imaginai-je, à l'époque, à un âge qui me semblait alors si lointain ? Certainement pas en short et baskets, déjà. Pas

Et toi, tu t'y mets quand?

non plus en train de gonfler des ballons. Encore moins en train de boire un verre seule. 35 ans, c'était un âge de dame. 35 ans, c'était un âge de maman. À 35 ans, c'était certain, j'aurais eu des enfants. Point de mélancolie dans ce court bilan : juste le constat, une fois de plus, que la vie ne se passe jamais comme on l'a prévu. Moi qui me voyais, jeune fille, en train de cuisiner des petits plats pour mon petit mari et mes petits chéris, me voilà en train de peaufiner une playlist dans laquelle figurent aussi bien Ace of Base que The Weeknd. Des chansons d'hier et d'aujourd'hui, car je n'ai jamais cessé de sortir et de faire la fête. Alors que mes amis jeunes parents doivent désormais planifier un dîner deux semaines à l'avance, je continue d'improviser des verres à 23 heures et de dormir jusqu'à midi le dimanche. Comme quand j'avais 20 ans. La fraîcheur et l'insouciance en moins, le PEL et la confiance en plus.

À 20 ans, je répondais que je voulais des enfants, mais plus tard, quand je serais adulte. À 25 ans, je répondais que je voulais des enfants, mais plus tard, quand j'aurais un vrai boulot. À 30 ans, je répondais que je voulais des enfants, mais plus tard, quand j'aurais rencontré le bon mec. Aujourd'hui, j'ai 35 ans et plus tard, c'est maintenant.

Depuis quelque temps, je vois le jour fatidique se rapprocher, celui qui va me faire basculer dans la

catégorie des 35-49 ans pour les sondages, mais surtout celui à partir duquel, on n'a cessé de me le répéter, je serai de moins en moins bonne à procréer. Périmée en quelque sorte. On m'a suffisamment rabâché que c'était le début de la fin pour que j'appréhende comme une folle ce jour qui doit signer l'amorce de mon déclin. Et pourtant, quand je regarde mon selfie ballons-coupe de champagne en attendant qu'on sonne à la porte, je ne peux pas le nier : je ne vois ni une célibataire désespérée ni une vieille fille en train de se faner. Ce concept me faisait déjà horreur à 20 ans, et je suis en train de comprendre pourquoi : je ne me sens ni vieille ni fille. J'ai l'impression que l'avenir m'appartient. La nuit ne fait que commencer et je me poserai la question des enfants plus tard, c'est-à-dire vendredi prochain, dans le cabinet de mon gynéco.

Car là, tout de suite, ce qui me préoccupe, c'est de savoir s'il y aura assez à manger et si tout le monde va venir. Je crains aussi que les convives, majoritairement parents, ne soient trop inhibés par le biberon matinal qui les attend pour danser jusqu'à l'aube. Paillettes et platine : je suis prête à tout pour les retenir, même après le départ de la baby-sitter. Mais je comprends dès les premiers instants qu'il n'en fallait peut-être pas tant : mon salon se remplit vite et tout le monde semble heureux d'être chez moi. Les

Et toi, tu t'y mets quand ?

occasions de faire une bonne grosse teuf ne sont plus si nombreuses. Une bonne grosse teuf comme au bon vieux temps, sans quiche au saumon faite maison mais avec des magnums de vodka sur le bar. Ce soir, on ne va parler ni crédit immobilier, ni mode de garde des enfants, ce soir on va juste s'époumoner sur Beyoncé – qui m'a d'ailleurs précédée de quelques mois pour franchir le cap fatidique des 35 ans.

J'entame donc cette nouvelle année de la plus flamboyante façon possible. Cependant, mon appréhension de la journée ne me quittera pas de la soirée. Ni même le jour suivant, ce dimanche fatigué, qui achèvera de me rappeler que je n'ai plus du tout 20 ans. Pourtant, rien n'a changé. J'ai encore oublié d'acheter de la lessive, je dois toujours renvoyer mes feuilles de soins à la Sécu, et je sais déjà que je vais faire un crochet par le MacDo, comme tout lendemain de fête qui se respecte. À 35 ans et un jour, je coche toujours parfaitement les cases de la « jeune adulte », comme aiment à me nommer les départements marketing. Alors pourquoi tout à coup ce sentiment que tout est différent ? « Parce que ça y est, on est passées de l'autre côté », résume cliniquement mon amie Lily, que j'ai rejointe pour boire un Coca de gueule de bois.

De l'autre côté de quoi, je ne sais pas exactement, et pourtant, je vois très bien ce qu'elle veut dire.

Jusqu'à présent, on a pu jouer la carte du cool façon *Sex and the City*, avec vernissages et caïpirinhas à l'agenda. On passait encore à peu près inaperçues dans la foule des trentenaires ambitieux qui ne font pas comme tout le monde. Mais dorénavant, on ne peut plus se cacher... je ne peux plus me cacher. J'ai 35 ans, je suis célibataire et sans enfants, et si le tic-tac de mon horloge biologique ne s'est toujours pas déclenché, ce n'est pas le cas pour le reste du monde. À commencer par Facebook, qui s'est transformé en faire-part géant. J'ai su que j'avais vieilli quand les photos de soirées ont petit à petit été remplacées par des photos de bébés. Ceux de mes amis, mais pas seulement : je peux aussi contempler ceux de mes camarades de primaire que je n'ai jamais revus, de mes anciens collègues avec qui je suis toujours en contact ou encore des petites sœurs que je baby-sittais et qui sont maintenant largement en âge d'être mères. Instagram n'est pas en reste : je peux y admirer les gros ventres des people et suivre les premiers pas de mon petit voisin du premier. Et quand je ne suis ni sur Facebook, ni sur Instagram, je peux choisir de participer à des cagnottes Leetchi pour des cadeaux de naissance.

Les bébés sont partout, je ne peux plus faire semblant de ne pas les voir. Seule une poignée d'irréductibles *no kids* résiste à cette déferlante, indissociable de la trentaine. Avec eux, je peux

Et toi, tu t'y mets quand?

garder mes chaussures quand je vais à un dîner, boire du rosé au bord de la piscine en vacances, et avoir une conversation téléphonique sans aucune interruption. À eux surtout, je peux avouer que je n'ai aucune envie d'aller au goûter d'anniversaire de ma nièce obsédée par *La Reine de neiges* ou que je me sens sur une autre planète quand je débarque à 14 heures à un déjeuner dominical où l'on sert déjà le café. Enfin, je peux leur lâcher que, parfois, j'en ai marre de Tinder et d'être un électron libre incapable de savoir où je serai dans un an. Car appartenir à la tribu des *no kids*, à mon âge, signifie qu'on fait partie des personnes atypiques : les statistiques ne sont en effet pas de notre côté, puisque nous sommes 20 % des femmes à ne pas avoir d'enfants à 35 ans¹.

C'est dans ce doux décalage que je vivais relativement paisiblement jusqu'à ce jour fatidique de mon trente-cinquième anniversaire. À Paris, la minorité étant assez nombreuse, je n'ai jamais eu l'impression d'être une extraterrestre. Mais ces ballons qui sont maintenant dégonflés et traînent sur mon parquet, au milieu des bouteilles vides, m'ont rappelé

1. *Parcours de familles*, sous la direction d'Arnaud Régnier-Loilier, Ined éditions, 2016, p. 286.

ce matin que je n'allais pas pouvoir repousser indéfiniment mes hésitations face à la maternité.

De façon assez inattendue, c'est précisément de ça que je me retrouve à parler avec Lily en terrasse, au lendemain de mes 35 ans flamboyants. Il n'y a encore pas si longtemps, on se racontait qui avait pécho qui. Mais quand la majorité des convives a entre 32 et 38 ans, ce n'est malheureusement plus un sujet, quasiment tout le monde est marié ou presque... Il va falloir attendre les célébrations de nos 40 ans pour pouvoir draguer des divorcés.

La conversation dérive assez rapidement sur nos dates de péremption respectives. Lily aura 36 ans le mois prochain. Aucune de nous n'a rencontré de père potentiel pour avoir des enfants, mais nous savons bien que si nous en voulons un jour, il va falloir passer la seconde. Étant moi-même journaliste spécialisée sur les femmes et grande lectrice de presse féminine, je suis parfaitement au courant que plus j'attends, plus je m'expose à des difficultés.

C'est dans un de ces magazines que j'ai lu pour la première fois un article évoquant la possibilité, nouvelle, de congeler ses ovocytes dans le but de repousser de quelques années un projet de bébé. Si cette expérience m'a d'abord paru exotique – j'avais à peine 30 ans –, j'ai ensuite entendu des filles en parler au détour d'une conversation puis vu certaines franchir le cap. Mais aucune ne l'avait

Et toi, tu t'y mets quand ?

fait dans mon cercle proche. Cette option me paraissait encore très abstraite jusqu'à ce que mon amie Anna se lance elle-même dans les premières démarches. Quand, un soir d'hiver, elle m'a annoncé qu'elle allait demander un premier rendez-vous à Barcelone, j'étais moi-même en train de prendre conscience que j'avais 34 ans trois quarts et pas l'ombre d'un mec avec qui envisager une famille. J'étais aussi en train de réaliser que, compte tenu de ma réticence à emprunter l'autoroute de la vie, j'aurais peu de chance d'être en situation d'enfanter avant 40 ans.

C'est à ce moment précis que j'ai eu un déclic : je me suis vue à 42 ans en train de galérer pour tomber enceinte. Pour une fois dans ma vie, j'ai réussi à me projeter sept ans plus tard et le moi d'aujourd'hui a entamé un dialogue avec le moi de demain, qui a duré plusieurs semaines.

Elle n'était pas facile à admettre, cette vérité que le temps commençait à jouer contre moi. Plus les années passaient et plus je devenais une potentielle mère tardive, ou pire, aux yeux de notre pays ultranataliste, je devenais une potentielle *no kids*. Même si j'ai toujours pensé que je pourrais vivre sans enfants, le fait que cette éventualité se transforme en option concrète m'a soudainement fait réfléchir. Est-ce que ne pas me visualiser maintenant avec un

bébé signifiait que je n'y parviendrais jamais ? Est-ce que je ne regretterais pas à la fin de ma vie de ne pas avoir été mère ? Est-ce que mon désir de fonder une famille ne se réveillerait pas trop tard ?

Le cap des 35 ans, que je considère en partie comme une construction sociale et médiatique – je ne me sens pas foncièrement différente de mes 34 ans –, m'a propulsée dans ces interrogations que je ne cessais de remettre au lendemain, comme beaucoup de femmes. Je suis toujours étonnée par la différence qui existe entre celles qui, à 25 ans, sont déjà dans les starting-blocks de la maternité, et celles qui, dix ans plus tard, n'envisagent pas de se poser la question avant leurs 40 ans. En ce qui me concerne, j'appartiens clairement à la deuxième équipe ; mais j'ai beau ne pas avoir été pressée ni stressée par cette question, arriver à la moitié de ma trentaine a été une sorte d'électrochoc, une prise de conscience que la vie passait bien plus vite que je ne l'avais imaginé et qu'il fallait que je me confronte à certains choix pas forcément très agréables. J'étais toujours happée dans mon boulot, toujours célibataire et heureuse de l'être, emportée par le tourbillon de la vie parisienne dans ce qu'elle a de plus exaltant et de plus épuisant. En bref, il n'y avait aucune raison pour que ma vie change dans la décennie qui s'ouvrait si je ne décidais pas d'opérer un virage. Au contraire, ma vie professionnelle devenait de plus en plus

Et toi, tu t'y mets quand?

intéressante et je commençais à récolter le fruit de toutes ces années de travail acharné, rendu notamment possible parce que je n'avais eu aucune grossesse à gérer ni personne à aller chercher à la crèche avant 18 heures.

Aujourd'hui encore, avoir un enfant n'a rien d'une évidence, mais je suis loin d'avoir exclu cette possibilité, contrairement à ces *childfree* qui savent très bien pourquoi ils ne voudront jamais se reproduire. Cette hésitation à laquelle je fais face, nous sommes nombreuses et nombreux à la ressentir, mais elle est particulièrement oppressante pour les femmes qui savent que leur fécondité connaîtra une date limite. Les hommes, eux, peuvent laisser la question en suspens, même s'il est très clair que la majorité d'entre eux ne souhaitent pas devenir pères à 50 ans. En revanche, se stabiliser dans une vie de famille à 40 ou 45 ans est pour eux une vraie possibilité, que j'ai toujours enviée. Appartenant à une génération qui fait tout plus tard que ses aînés, il m'a paru évident que la parentalité était un horizon lointain, ne pouvant se dessiner qu'une fois les expérimentations de la jeunesse passées et les bases de la carrière installées. Mais si la jeunesse se prolonge jusqu'à la trentaine, l'équation de la suite est facile à poser et l'arithmétique désavantage considérablement les femmes. C'est pourquoi les progrès

scientifiques des dernières années en matière de fertilité changent complètement la donne et viennent bouleverser nos croyances quant à cette grande méchante horloge biologique, pas vraiment raccord avec le timing d'une génération préparée à avoir dix vies et à vivre jusqu'à 100 ans. Et si certaines femmes se sentent déjà sur la pente descendante de la fécondité à 29 ans, d'autres ont clairement tendance à se projeter dans une très longue existence dans laquelle le cap des 35 ans ne serait qu'un début. Probablement à juste titre. La multiplication des premières grossesses en toute fin de trentaine en est la preuve, tout comme la médiatisation des grossesses tardives d'une Carla Sarkozy ou d'une Monica Bellucci. Devenir une mère quadra est un scénario devenu plausible, même s'il cache une certaine réalité faite de fausses couches à répétition, d'injections hormonales en vue de fécondations in vitro et, parfois, de dons d'ovocytes.

Cette conscience que notre génération de femmes ne fera pas comme celle de nos mères explique sans doute que, contrairement à moi, beaucoup de *no kids* ne paniquent pas à la vue de leurs 35 ans. À l'empressement des unes à se jeter dans la maternité à peine la fac finie, répond la sérénité des autres face au vieillissement de leurs ovaires presque quadragénaires. Tout en connaissant l'existence de la

Et toi, tu t'y mets quand ?

congélation des ovocytes, et en ayant les moyens de le faire, ces dernières n'envisagent pas une seconde cette possibilité, comme si leur appareil reproductif était épargné par le temps qui s'attaque à celui du reste des femmes. Elles continuent de rêver à la bonne rencontre et au bon déroulement des choses, qui leur permettra tout d'abord de tomber amoureuses, puis de penser à construire une famille avec l'heureux élu. Je les envie, car elles ont en partie raison : après tout, ça se saurait si les belles histoires étaient réservées aux moins de 35 ans. Mais je suis quand même tentée de leur mettre entre les mains les rapports scientifiques qui nous désignent toutes, du fait de notre année de naissance, comme des potentielles recalées de la maternité.

Et puis, en vieillissant, j'ai pris mes distances avec cette histoire de prince charmant. Autour de moi, ils commencent déjà à se barrer ou à se faire larguer par leur princesse, ils ont perdu leurs cheveux en même temps qu'ils prenaient du bide, et passent leur temps à s'engueuler avec leur moitié au sujet de la charge mentale. Ne toujours pas avoir d'enfants à 35 ans offre sans doute la possibilité de ne pas nourrir d'attentes démesurées face au couple et à la famille, mais accélère aussi le deuil de certains rêves de jeunesse. Accepter que tout ne se passerait pas comme

dans une comédie romantique a finalement été la partie la plus difficile de ma prise de décision.

C'est ce que mon trente-cinquième anniversaire m'a permis de comprendre : de toute évidence je n'étais pas à l'endroit où les héroïnes de *rom com* se trouvaient, à part Bridget Jones qui n'a jamais fait rêver grand monde. Et puisque la science nous permet aujourd'hui, potentiellement, de repousser une échéance pour la rendre plus compatible avec nos vies modernes, pourquoi ne pas tenter ce pari et dire définitivement adieu à tout ce que j'avais pu imaginer ? Ce ne serait ni la première ni la dernière fois que je reverrais mes plans en cours de route, et peut-être que cette solution est celle qui correspondra le mieux à la quadragénaire que je serai dans quelques années ? Toutes les avancées scientifiques mettent un peu de temps à s'imposer dans les mentalités, et je veux bien faire partie de celles qui essuient les plâtres, puisque j'en ai l'opportunité. En plus, je vois bien que les femmes sont de plus en plus nombreuses à engager cette réflexion, que les témoignages se multiplient et que ce processus, déjà légal dans plein de pays, commence à se faire connaître en France, même si celles qui ont franchi le cap le racontent encore en chuchotant.

Si j'avais déjà entamé ma réflexion sur tout ça, sans trop savoir où cela me mènerait, le fait que

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)